

de largeur dans lequel on a foulé du bran-de-scie. Le fond qui est bien égouté, est recouvert d'une semblable couche de bran-de-scie. Le dessus est pareillement recouvert. Six bonnes charges de glace bien cordée, et sciée sur les quatre faces suffisent pour l'emplir. Aussitôt que la glace a suffisamment baissé dans la glacière, M. B. fait remettre, par dessus quelques pouces de bran-de-scie ce qui contribue beaucoup à sa conservation. Deux portes, dont une doublée de manière à contenir quelques pouces de bran-de-scie, donnent accès à la glace. Cette glacière toute finie n'a coûté que cinq piastres. Est-ce que cela vaut la peine de s'en passer ?

Ajoutons que Mr. Benoit est obligé d'aller chercher sa glace à cinq milles et qu'il ne regrette pas ce trajet. Quand tous nos cultivateurs à l'aise se donneront-ils le luxe d'une glacière ? Qu'ils se rappellent que c'est un luxe qui ne coûte rien puisqu'ils en gagneraient plus que la valeur chaque année.

En se rendant à la fameuse tourbière de St. Hubert que M. Benoit a eu la complaisance de nous faire visiter et dont nous aurons peut-être occasion de parler plus tard, nous avons pu admirer les magnifiques prairies des environs, dont quelques morceaux, inondés au printemps, donnent annuellement jusqu'à 400 bottes de foin par arpent. Nous avons pu voir aussi quel soin on apporte aux labours. C'est un progrès que nous aimons à constater et qui fait honneur aux cultivateurs canadiens du Comté de Chambly. Ces MM. ont pu juger du surcroît de récoltes obtenu sur les terres cultivées par les Ecossais dans les environs de Montréal et ils ont justement attribué une grande partie de leurs succès à la perfection du labour. Aujourd'hui, on voit généralement dans toute cette localité, des planches d'égale largeur et droites, une surface unie qui dénote que la charrue a du retourner partout la même épaisseur de terre. Nous avons admiré d'une manière toute particulière une petite pièce de prairie que M. Benoit, lui-même, venait de labourer pour y semer du sarrasin. Malgré que le foin y fut fort long (au-delà d'un pied) les raies étaient droites, serrées les unes contre les autres, et d'égale épaisseur partout.

Inutile d'ajouter que nos petites charrues en fonte, si répandues dans toute la Province, comptent ici parmi les choses du passé, et que les cultivateurs canadiens de ce comté, sont pleinement persuadés que pour faire un excellent labour il faut une excellente charrue qui tienne assez solidement dans la terre pour ne pas dévier au moindre obstacle. Ils savent aussi que pour tailler des planches bien droites il est important de planter d'avance des bayettes ou jalons, et que cet ouvrage prend moins de temps et donne plus de satisfaction que les faux tours qu'ils faut toujours faire quand les planches sont mal taillées. On emploie ici généralement la longue charrue toute en fer dite charrue écossaise.

Cheval Anglo-Normand.

Nous avons eu occasion de voir ces jours derniers le magnifique étalon importé par la société d'Agriculture de Chambly. Il appartient à la race dite Normande améliorée et qui provient de croisements avec le pur sang anglais dit *Iriste Hunter*. Celui dont nous parlons possède à un haut degré, les formes élégantes et l'activité du cheval de selle et de carosse, en même temps qu'il démontre une grande force de traction. Nous sommes convaincu que ce cheval rendra de grands services dans les environs de Montréal où l'on trouvera toujours un excellent marché pour les beaux et bons chevaux. Le cultivateur pourra en attendant tirer profit de ses jeunes chevaux jusqu'à l'âge de cinq à six ans, en leur faisant faire les travaux légers de la ferme.

Un bon nombre de cultivateurs distingués semblent préférer les races de moyenne grosseur aux chevaux très lourds, et nous croyons qu'ils ont raison. A l'exception des lourds charrois, sur les grandes routes dans les environs des villes, il y a peu de travaux sur une terre qui ne puissent se faire avec de bons chevaux, actifs mais doux, qui pèsent de 1200 à 1300 lbs. Ces chevaux sont ordinairement plus vigoureux, mieux traversés et moins sujets aux maladies de toutes espèces. Puisqu'il semble impossible de retrouver notre belle race canadienne, d'après ce que nous pouvons

voir, il nous semble que les chevaux comme celui dont nous venons de parler sont ceux qui nous rendront les plus grands services.

Travaux de la saison.

MM. les Editeurs,

Dans ma dernière correspondance, je n'ai fait qu'ébaucher le sujet

Des clôtures

en cherchant à montrer l'importance de bien fendre les perches, de les faire sécher rapidement et de les couper de la même longueur. Aujourd'hui, je dirai un mot de la manière de construire les clôtures.

Nos clôtures à chevilles,

si populaires dans toutes les paroisses, offrent certainement plusieurs avantages sur les clôtures en zig-zag, ou celles faites avec des piquets à main ou des *harts*. Cependant, il reste plusieurs méthodes de les construire bien plus parfaites que celles qui ont cours ordinairement.

Chevilles en fer.

La première amélioration consiste à remplacer la cheville en bois par deux chevilles en fer d'un quart de pouce. Au lieu de placer une pierre ou un bloc au dessous de la première perche, on y met une cheville en fer. L'avantage consiste 1^o. dans la plus grande solidité donnée à la clôture ; 2^o. en empêchant la gelée de soulever la clôture. On a dû remarquer qu'au printemps, la terre s'est soulevée par la gelée et a soulevé ce bloc, ce qui a fait sortir de terre les piquets. Après quelques années, ces levées consécutives viennent à faire sortir complètement les piquets et il faut tout recommencer. Les clôtures faites au moyen de chevilles de fer offrent bien peu de prise à la gelée et sont rarement dérangées. On comprendra facilement que lorsqu'il y a deux broches en fer bien rivées, dans le haut et dans le bas des piquets, ceux-ci seront guère exposés à s'ouvrir. De fait, ce danger est entièrement évité, et on peut dire que les clôtures ainsi faites, durent aussi longtemps que le bois, sans raccommodage appréciable. 56 lbs de fer suffiront pour les chevilles de toutes les clôtures d'une terre de 120 arpents. Le prix du meilleur fer est d'à peu près 4 cents la livre. On perce à douze pouces du bas des piquets avec une longue mèche, on coupe le fer sur place au moyen d'un marteau et d'un ciseau à froid, après avoir pris sa mesure en laissant à peu près $\frac{3}{4}$ de pouce de surplus, à chaque bout, pour la rivure. On a le soin de faire celle-ci sur une côte du piquet. Comme pour percer il faut une mèche assez longue, ce travail exige quelque précaution pour ne pas la briser. On peut placer